

**www.e-rara.ch**

## **Voyage pittoresque autour du monde**

**Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César**

**A Paris, MDCCCXXXIV [1834]**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre II. Traversée de Taïti aux îles Tonga. - Îles Hamoa.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

fut pas troublée; mais, quand le canot reprit le chemin du bord, il y eut un instant où, cerné par une foule de pirogues, il vit ses rameurs désarmés de leurs ayirons, et les insulaires brandissant autour d'eux leurs massifs casse-têtes. La situation était critique; un coup de pistolet la dénoua. Un sauvage fut blessé à la main, et le bruit suffit pour écarter les autres. Le canot rejoignit le bord.

» La confiance se rétablit pourtant, malgré cette voie de fait. Les pirogues revinrent; le blessé monta à bord où il fut pansé et comblé de cadeaux. Alors un petit commerce s'établit. Les sauvages échangèrent des nattes bien travaillées, des hameçons, des ornemens en coquilles et en os, contre des morceaux de fer ou de vieux clous. La bonne foi ne présida pas toujours à ces marchés, et plus d'un insulaire eut l'occasion de prouver encore son adresse dans la prestidigitation.

» Ces naturels étaient presque tous armés, les uns de longues lances, les autres d'une arme plus courte, légèrement recourbée comme un sabre. Les lances étaient longues de huit à douze pieds; quelques-unes avaient deux ou trois pointes garnies à un ou deux pieds de rangées de dents de requin, solidement assujetties avec des tresses en bourre de coco. Les sabres étaient garnis de la même manière, ce qui rendait leurs blessures redoutables et souvent mortelles. Un petit nombre de ces insulaires était coiffé de guirlandes en feuilles sèches de cocotier. Leur vêtement se composait d'une ceinture en feuilles tressées, et d'une natte de deux à trois pieds de large sur quatre de long. Le bas de cette natte se terminait par une frange servant à la fois d'ornement et de défense contre les moustiques qui abondent dans ces îles. Vigoureux et bien taillés, d'un teint de cuivre, ces naturels sont couverts de cicatrices qui indiquent que l'usage de la lance et du sabre est fréquent parmi eux. Ils portent leurs cheveux longs et tressés en mèches d'un aspect désagréable. Leur barbe n'est en général ni longue ni touffue.

» CLARENCE, d'après Paulding, est un groupe d'îlots bas et boisés, situés sur un récif qui doit avoir une grande étendue. Ce capitaine rapporte qu'au moment d'attérir sur l'île dont il était le plus proche, il apercevait à peine les îles les plus éloignées. La situation du groupe est par  $9^{\circ} 12'$  de lat. S. et  $173^{\circ} 50'$  de long. O.

» A quarante milles au N. E. de la précédente est l'île YORK, découverte par Byron en 1765. Ce navigateur la trouva déserte; il y fit une

provision de cocos. Après lui, Edwards la revit en 1791, et Paulding l'a visitée en 1825. Elle était peuplée alors d'une race analogue à celle du groupe Clarence, mais moins active, moins forte, plus timide, plus pauvre, plus malade. Le groupe est une chaîne d'îlots bas et boisés, déterminée par un récif commun qui a trente milles environ de circonférence. Sa position est par  $8^{\circ} 33'$  lat. S. et  $174^{\circ} 20'$  long. O.

» Nous arrivons à la fin de notre tâche, ajouta Pendleton, qui me vit épuisé de cette longue nomenclature. Voici encore l'île SYDNEY, découverte en 1823 par Emmant, suivant Purdy, et revue en 1828 par Le Goarant; île petite, inhabitée, assez basse et située par  $4^{\circ} 27'$  de lat. S. et  $173^{\circ} 4'$  de long. O.; puis BIRNIE, découverte par le même navigateur et à la même époque, toujours d'après Purdy, et située par  $3^{\circ} 21'$  de lat. S. et  $173^{\circ} 50'$  de long. O.; enfin MARY, récemment découverte par un navire de ce nom, amas d'îlots de vingt lieues de circuit avec un lagon intérieur, et situé par  $2^{\circ} 48'$  de lat. S. et  $174^{\circ} 30'$  de long. O. Restent les îles douteuses de GARDNER et d'ARTHUR avec les indications plus douteuses encore de  $4^{\circ} 30'$  lat. S. et  $176^{\circ} 42'$  long. O. pour l'une, et pour l'autre de  $3^{\circ} 33'$  lat. S. et  $178^{\circ} 20'$  de long. O.

## CHAPITRE II.

### TRAVERSÉE DE TAÏTI AUX ÎLES TONGA. — ÎLES HAMOA.

Pendant que Pendleton me déroulait ainsi les trésors de la science géographique, notre alerte navire ne dormait pas sur l'Océan. Il voguait vers le groupe Hamoa sans que la moindre variation de brise vint déranger sa voilure, si calme dans sa vitesse qu'on eût dit qu'il ne bougeait pas. On filait pourtant neuf à dix nœuds. Aussi, dès la soirée du 13 mai, des bandes de fous et de goélands signalèrent-elles l'approche de la terre. Au jour levant, elle était devant nous. Nous attérissions sur un îlot entouré d'un récif de six milles de circuit, avec quelques maigres arbustes dans le centre. « C'est l'île Rose, me dit Pendleton, la seule découverte de votre compatriote le capitaine Freycinet; il lui donna le nom de sa femme qui l'accompagnait dans son voyage autour du monde. » Cette île Rose n'éveille pas pourtant des idées de cette couleur. Triste et pauvre écueil peuplé de goélands, elle gît par  $14^{\circ} 33'$  de lat. S. et  $170^{\circ} 26'$  de long. O. Kotzebue l'a revue en 1824.

Après avoir doublé cet écueil par le nord,

nous vîmes le sommet de l'île d'Opoun dont nous prolongeâmes dans la journée la côte méridionale. C'est une terre de 200 toises environ d'élévation, coupée à pic, couverte jusqu'à son sommet de beaux arbres que dominent de nombreux cocotiers. Contre l'ordinaire des autres îles de l'Océanie qui ont leurs hameaux sur la grève, ici les villages semblaient suspendus à mi-coteau, au milieu d'un damier de verdure formé par des plantations d'ignames et de patates. Quand nous fûmes en vue, des pirogues se détachèrent de la grève dans l'intention de nous rejoindre; mais nous étions à trop de distance et nous filions trop rapidement pour qu'elles nous atteignissent. Après Opoun se firent voir Leone et Fansoue, plus petites et plus basses.

Nous faisons alors route directe sur Maouna, Maouna, où notre pauvre capitaine Delangle, compagnon de Lapérouse, fut impitoyablement égorgé avec les matelots qu'il commandait. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que le jour suivant j'aperçus cette terre fatale. *L'Oceanic* en était alors à quatre ou cinq milles; il doubla sa pointe septentrionale et prolongea ensuite la côte nord à un ou deux milles au plus. On pouvait distinguer du bord une longue ligne de brisans, sur laquelle la mer venait se rompre et blanchir. Ça et là le récif s'ouvrait pour former de petites anses, abri des pirogues indigènes. Cette côte offrait une série de sites ravissants; tantôt une forêt sauvage et profonde, tantôt des bouquets de bois éparpillés sur une pelouse, ici une clairière, là un village sous un massif d'arbres; puis des torrens qui tombaient dans la mer, ou des cascades qui se précipitaient en pluie écumeuse du haut des falaises, et partout des signes de prospérité et de population, des hameaux, des pirogues, des terres défrichées, des vergers en plein rapport et des cases bien construites. Après avoir joui de ce spectacle pendant quelques heures, nous arrivâmes devant la baie tristement célèbre où Delangle et ses compagnons avaient péri (Pl. I — 3).

C'était une plage délicieuse et tranquille comme celle que nous venions de longer, un endroit si recueilli, si calme, si touffu, que du large on aurait pu le croire inhabité. Au-dessus de ce dôme d'arbres verts pas une fumée ne s'élevait, pas une pirogue ne se balançait sur la baie, ou ne dormait couchée sur la grève. A cet aspect solitaire et désert, il était difficile de reconnaître une côte où Lapérouse s'était vu subitement entouré par une centaine de Larques chargées de provisions. *L'Oceanic* mit en panne

en face de la baie, et long-temps nous attendîmes sans rien voir. Enfin une petite pirogue, montée par trois hommes, sortit de derrière une anse abritée, et pagaya dans notre direction. Quand elle eut accosté le sloop, l'un des naturels monta sur le pont, timidement, avec défiance, regardant autour de lui comme s'il eût craint une surprise. N'osant pas dépasser le bastingage, il offrit de là quelques noix de coco, pour lesquelles on lui donna un morceau de fer qu'il porta à son front en guise de remerciement. Après cet échange fait d'assez bon cœur, ses allures de défiance recommencèrent; il promena sur le pont des regards soupçonneux, parut se recueillir; puis, prenant une sorte d'élan, il se mit à débiter une longue harangue qui peu à peu s'accrut jusqu'au ton le plus énergique. Dans de certaines périodes, le geste aidait la voix; l'orateur montrait tour à tour la terre et le navire. Il invitait sans doute les marins à essayer de l'hospitalité indigène. Nous écoutions tous avec attention, et aucun de nous ne comprenait; la science même de Pendleton, si complète dans les idiômes polynésiens, se trouvait en défaut; à peine saisissait-il au bond le sens de quelques paroles. L'orateur de son côté, voyant toute l'assemblée attentive et silencieuse, continuait à parler et à gesticuler: il aurait gesticulé et parlé long-temps encore si d'autres pirogues n'étaient venues se joindre à la première.

Alors le navire fut entouré de visiteurs timides d'abord, puis turbulents, farouches et voleurs effrontés. Sans les filets d'abordage que Pendleton avait fait disposer, ces démons-là auraient pris *L'Oceanic* d'assaut. Leur hardiesse devint même telle que cette précaution ne suffit plus. Il fallut disposer autour du navire les matelots armés de piques, et encore quelques naturels parvinrent-ils à s'y introduire. Une fois montés sur le pont, on les voyait s'abattre comme des oiseaux de proie sur tous les objets qu'on laissait à leur portée: si tout l'équipage ne se fût employé à les jeter hors du bord, ils eussent volé le navire clou à clou, membrure à membrure.

Ces visiteurs, du reste, n'avaient presque rien avec eux qui pût servir d'objets d'échange. Quelques noix de coco chargeaient seules les embarcations. Quand on leur demandait d'autres denrées, ils montraient la terre et faisaient entendre par signes qu'on y trouverait des provisions abondantes et meilleures. Leur conduite actuelle n'était pas toutefois de nature à rassurer Pendleton sur le sort qui attendait une descente.

Si peu nombreux qu'ils fussent autour du bord, il semblait que l'*Oceanic* fût devenu leur propriété; au lieu de recevoir avec joie, avec reconnaissance, les petits cadeaux qu'on était disposé à leur faire, ils les arrachaient brutalement des mains. Ceux qui étaient parvenus sur le pont, et qui pouvaient soit obtenir, soit escamoter quelque chose, un clou, une hache, une verroterie, le montraient de loin à leurs camarades des pirogues, et ceux-ci furieux, jaloux, désappointés, grinçaient des dents, écumaient, menaçaient de leurs piques les matelots pour qu'on les laissât monter ou qu'on leur fit au moins une part dans ces largesses. Toutes ces têtes avaient une expression hideuse et farouche; des dix sauvages qui garnissaient alors la dunette du sloop, un seul, un jeune homme, chef ou fils de chef sans doute, se distinguait des autres par des traits plus heureux et une physionomie plus avenante. Seul il ne brusquait pas les Anglais qui lui offraient des présents; au lieu de bondir sur les objets et de les arracher, il les recevait avec des formes gracieuses et décentes, puis les portait vers son front à diverses reprises. Quand il se retournait vers ses amis des pirogues, c'était pour leur faire, au sujet de ce qu'il voyait, des remarques gaies et vives qui provoquaient au loin des rires expansifs. C'était en un mot un jovial garçon, sociable et doux. Mais ses camarades, subalternes ou égaux, peu importe, n'avaient presque rien des formes et des allures humaines. Ils rugissaient comme la bête, obéissaient comme elle à un instinct plutôt qu'à la raison. A la vue du bras nu d'un matelot, l'un d'eux fit un geste horrible, indiquant qu'il aurait plaisir à dévorer à belles dents un morceau de chair si savoureux. La naïveté de ce cannibalisme nous fit frissonner tous! Quant à moi, je me sentis guéri du démon de la curiosité, et cette fois je ne parlai pas d'aller à terre.

Tous ces insulaires étaient grands, sveltes et singulièrement musculeux: leur type était farouche sans que leurs traits fussent irréguliers; leur teint était foncé. Leur plus grand soin de toilette consistait dans la manière d'arranger leur coiffure. Ceux-ci laissaient leurs cheveux longs, droits et noirs, flotter librement sur leur cou et sur leurs épaules; ceux-là les portaient ou liés ou frisés, ou crépés au moyen de la chaleur, et en formaient une sorte de boule, que souvent ils coloraient en jaune. D'autres les teignaient en rouge, et les frisaient en longues boucles qui simulaient assez bien d'amples et respectables perruques. Cette portion de la toilette des indigènes nécessitait sans doute

un entretien fort long et fort minutieux. Le reste consistait en tabliers qui leur couvraient le ventre et retombaient jusqu'à mi-cuisse, tabliers fabriqués avec une étoffe particulière au pays. Parfois, au lieu d'un tablier, ils avaient une espèce de pantalon qui allait des hanches aux pieds. Quelques colliers de verroterie ornaient la poitrine d'un petit nombre. Leur tatouage était insignifiant; mais de nombreuses cicatrices attestaient que les guerres n'étaient dans ce pays ni rares ni élémentes. Quant aux femmes, il y en avait peu dans les pirogues, et presque toutes étaient fort laides. A terre sans doute la race avait des sujets plus beaux: les chefs principaux de l'île, leurs femmes, leurs enfants, ne se seraient pas aventurés à venir reconnaître un navire européen voguant au large.

Cependant d'heure en heure le nombre des pirogues augmentait, et, malgré la surveillance la plus active, le pont s'encombra de visiteurs arrivés là en contrebande. Avec le nombre l'audace croissait aussi. Nos hôtes devenaient plus voleurs; leurs camarades plus menaçants. D'une pirogue à l'autre on échangeait des harangues qui semblaient comme des préludes de guerre; on montrait du doigt le navire, on semblait le désigner comme une proie facile et sûre. Enfin, à un instant donné, tous les naturels sautèrent sur leurs armes, et brandirent leurs piques contre l'*Oceanic*. « Oh! oh! dit Pendleton, nous voici arrivés au fort de la crise. Ces gens-là abusent de notre patience; il faut en finir. » Et, sur un commandement du capitaine, on commença par débayer le pont de tous les importuns; malgré une résistance assez vive, à coups de cordes ou de manches de piques on en vint promptement à bout. Quand cette première justice fut faite: « Passons sur le ventre de cette canaille! » dit Pendleton. Puis il donna l'ordre de faire servir les voiles. Dès que notre agile sloop eut retrouvé son aire, et que la brise gonflant ses voiles lui eut rendu son élan habituel, cette foule d'embarcations, pressées, confuses, mal orientées, se trouva sous ses bossoirs et sous sa quille. Sans se déranger de sa route, l'*Oceanic* balaya ces trois cents pirogues qui l'offusquaient. Cinquante d'entre elles furent coulées et chavirées; une foule d'autres éprouvèrent de graves avaries. Peut-être cette flottille avait-elle cru qu'elle parviendrait à nous barrer le chemin, mais cette prétention fut rudement expiée. La mer présenta l'aspect d'une débâcle horrible. Les pagaies, les balanciers, les mâts, les vergues craquaient de toutes parts; l'eau était

couverte de débris d'embarcations et de têtes d'hommes. Dans la première surprise, on songea à sauver les barques coulées, à rajuster les mâts, à réparer les avaries; puis, faute d'une vengeance plus réelle, toute cette multitude se prit à hurler des menaces et des injures contre le sloop qui fuyait à toutes voiles, dédaigneux de ces vaines colères. Quelques naturels, plus endiablés que les autres, s'étaient collés à ses précintes, et cherchaient à pénétrer de là dans le navire; mais quelques coups de pieux les rejetèrent à la mer, et nous poursuivîmes notre chemin triomphants et vengés.

Dans la nuit l'*Océanic* franchit la distance qui sépare Maoua d'Oiolava. Le 14 mai, à la pointe du jour, il n'était qu'à deux milles d'un petit îlot situé près de la pointe orientale de cette dernière. Là quelques pirogues nous accostèrent, montées par des hommes plus pacifiques que ceux de la veille, peut-être parce qu'ils étaient moins nombreux. Cela nous parut être des pêcheurs; ils échangèrent du poisson pour quelques bagatelles. Cependant le sloop ne s'était pas arrêté pour eux; il longeait alors la côte méridionale d'Oiolava, terre riante et fertile depuis la grève jusqu'au sommet des montagnes. Nulle contrée océanienne, pas même la fraîche Taïti, n'offrait un plus bel amphithéâtre de verdure, une plus riche suite de plateaux étagés et féconds. Par malheur, nul ancrage n'a encore été trouvé sur l'île, et les navires européens n'ayant pu y faire de longues relâches, elle est restée jusqu'à ce jour imparfaitement connue.

A mesure que nous prolongions cette côte, nous pouvions voir des pirogues s'en détacher une à une pour venir nous reconnaître. Pendleton ne voulut toutefois point les attendre; il ne mit en panne que vis-à-vis de l'île Plate, située près de la pointe occidentale d'Oiolava, et réunie à elle par un brisant à fleur-d'eau.

L'île Plate est le diamant du groupe Hamoa que la nature a tant favorisé. C'est un îlot très-bas, dominé seulement dans le centre par un monticule aplati au sommet. A en juger par les myriades de pirogues qui en sortirent pour accourir au-devant de nous, ce coin de terre doit être prodigieusement peuplé. C'était une ville flottante, une plaine de bateaux, un vaste bazar de fruits, de légumes, de racines, de cochons, qui se balançait sur l'eau, comme un marché chinois sur le Tigre. La mer avait disparu sous ces bois et sous ces têtes humaines. L'attitude de ces insulaires n'était ni insolente ni farouche. Ils ne menaçaient pas, ne volaient pas comme les naturels

de Maoua. Au contraire, leurs manières étaient amicales et bienveillantes; ils se comportaient avec décence et probité. Rieurs, gais, leur hilarité devenait quelquefois bruyante et criarde; mais à part cela, on n'eut rien à leur reprocher. Quand on leur défendait de monter à bord, ils obéissaient, attachaient leurs marchandises à des cordes, et recevaient avec joie ce qu'on leur donnait en retour. L'un des objets envoyés du navire, un paquet de morceaux de cercles de barriques, maladroitement lancé du bord, étant tombé à la mer, nous eûmes un singulier spectacle. Quoique l'eau fût profonde, dix sauvages s'y précipitèrent, atteignirent l'objet entre deux eaux, y luttèrent comme des poissons, et se disputèrent les morceaux de fer pendant assez longtemps. Aucune parcelle ne s'en perdit.

Voilà le commerce sur lequel comptait Philips. Avec une valeur de deux piastres au plus, avec des morceaux de vieux fer, des verroteries et une douzaine de vieux clous, il avait recueilli à bord cinquante cochons, une énorme quantité de volailles, de fruits et de racines. Les grains de verres bleus étaient la marchandise la plus estimée par ces insulaires. Quant aux denrées qu'ils nous donnaient en échange, elles étaient de la meilleure qualité, légumes, racines et fruits. Quelques espèces nous étaient même inconnues. A voir la quantité de vivres entassée dans ces pirogues qui couvraient la mer, on n'aurait jamais cru qu'une si petite île eût pu produire tant de choses, et surtout avoir un tel excédant. Cela tenait du miracle.

Les échanges duraient encore quand l'arrivée d'une grande pirogue les suspendit tout-à-coup. *Egui! ia egui!* (le chef! c'est le chef!) crièrent à la fois les patrons des barques serrées autour du sloop, et au même instant toutes s'écartèrent et firent place. La grande pirogue accosta. Vaste, ornée de coquilles d'huîtres perlières, cette embarcation laissait voir un équipage de dix hommes qui la poussaient avec leurs pagaies. Le chef qui tenait le gouvernail et les rameurs eux-mêmes avaient la tête couronnée de rameaux verts, ce qui caractérisait de leur part des dispositions amicales. Vers l'avant de l'embarcation, et sur une plate-forme couverte de nattes, se tenait accroupi un homme vieux déjà, et gardant déployé au-dessus de sa tête un parasol de fabrique européenne. Ce meuble n'était pour lui, il faut le dire, qu'un ornement; son teint ne craignait plus rien du soleil. Une natte fine couvrait ses épaules; une ceinture d'étoffe lui enveloppait le corps; un turban lui ceignait le front. Quand il fut à portée de voix, il parla aux patrons des



pirogues, s'ouvrit ainsi un passage, saisit l'échelle de l'*Oceanic* et monta à bord, lui troisième.

C'était un homme de cinq pieds six pouces, maigre, mais agile encore et vigoureux. Sa figure n'avait rien de repoussant, sa physionomie était sérieuse et intelligente. Nul tatouage ne le distinguait. Arrivé sur le pont, il demanda l'egui. Philips, qui l'avait reçu, lui montra le capitaine assis sur le banc de quart. Alors le chef indigène alla vers lui, baissa la tête, prononça quelques mots dans sa langue natale; puis saisissant les deux coudes des Pendleton et les soulevant à deux ou trois reprises : *Very good* (très-bon), dit-il en anglais. Après ce salut, demi-sauvage, demi-européen, il fit comprendre qu'il était l'egui (le roi) de l'île Plate, et ordonna à ses serviteurs de mettre aux pieds de Pendleton les présents qu'il lui destinait. C'étaient trois beaux cochons qu'il nommait *boaka*, des ignames et des fruits. En retour de ce cadeau, Pendleton lui présenta une hache, deux rangs de grains de verre bleu et un mouchoir de soie de couleur que le capitaine noua de sa main autour du turban de l'egui. Emerveillé de tant de richesses, l'insulaire semblait refuser d'y croire; il doutait qu'elles fussent bien à lui, et sa reconnaissance, qu'elles fussent bien à lui, et sa reconnaissance, défiante encore et timide, ne se manifestait que par quelques *very good* articulés à voix basse. Enfin il se hasarda à demander si tout cela était réellement sa propriété, si ce mouchoir, si cette hache, si ces verroteries surtout lui appartenaient. Et quand on l'eut convaincu du fait, oh! sa joie n'eut plus de bornes, il oublia sa réserve, mit à l'écart sa dignité, marcha ravi sur le pont, cherchant à deviner l'effet que le foulard produisait sur sa tête, faisant sauter ses deux colliers, enchanté de les voir si chatoyans et si beaux, gambadant comme un petit garçon qui aurait reçu un hochet, criant à toute minute : *Very good! very good!* allant et revenant de l'avant à l'arrière, caressant les coudes de Pendleton, cognant son nez contre celui de Philips qui se fût bien passé de témoignages si fréquents et si expansifs. A la vue d'un maître aussi satisfait, les serviteurs ne devaient pas rester sans émotion. Aussi derrière l'egui, et imitant tous ses gestes, venait son secrétaire ou trésorier, gros garçon à la figure d'hippopotame, essoufflé, suant à grosses gouttes et ne pouvant suffire à la pantomime expressive qu'exigeait son rôle de Sosie. Enfin cette ivresse se calma; on recueillit tous les bijoux offerts, on les posa avec soin dans une corbeille, et les deux eguis, celui de l'île et celui du bord, cherchèrent à se parler et à s'entendre.

Le roi de l'île Plate avait déjà vu des Européens, comme l'attestaient le parasol en soie, son meuble honorifique, et une ou deux piastres qu'il conservait soigneusement. Quand Pendleton l'interrogea là-dessus, il dit que peu d'années auparavant il avait visité avec sa pirogue une île située bien loin dans le sud, et que là un egui, chef de navire, lui avait donné les deux piastres et le parasol. Comme pour fournir une preuve de plus à son dire, il montra du doigt les canons de l'*Oceanic*, et, imitant leur explosion, il fit comprendre qu'il avait entendu jouer ces instrumens de meurtre; puis, expliquant leur effet, il ferma les yeux et laissa pendre sa tête comme un homme mort. La pantomime fut si parlante que ses compagnons s'éloignèrent des pièces avec frayeur et respect. Au moment où cette explication avait lieu, quelques naturels, plus turbulens que les autres, inquiétaient les matelots de garde. « Qu'on tire les *pouas* (canons) sur les tapageurs, » fit entendre l'egui. Le disait-il sincèrement?

L'objet qui frappa le plus vivement cet homme fut une grosse lunette d'approche appartenant au capitaine. Au premier aspect, il la prit pour un petit canon, et semblait éviter de se trouver vis-à-vis de son tube. Pendleton remarqua sa frayeur, et lui fit signe de poser son œil contre le verre. Il le fit; mais le phénomène d'optique fut si imprévu et si étrange qu'il rejeta l'instrument. La lunette se fût brisée si Pendleton ne l'eût saisie au vol. Le capitaine chercha à rassurer l'egui; il regarda lui-même et à diverses reprises dans la longue vue; mais ce fut peine inutile. Le roi de l'île Plate crut à un effet de magie; cette machine merveilleuse lui avait fait voir, presque à les toucher, des parens, des amis qui se tenaient alors sur le rivage à deux milles de distance. Comment expliquer cela?

Du reste l'egui fut d'une bienveillance charmante pour l'*Oceanic* et pour son capitaine. Evidemment il voulait l'entraîner à terre, sauf à changer de façons quand il y serait. Pour en venir à ses fins, il n'épargna rien, ni caresses, ni offres séduisantes, ni promesses de toute nature. Il lui promit autant d'ignames, autant de patates, autant de fruits, autant de cochons qu'il le voudrait; il lui parla de sa magnifique case, de ses nattes, de ses pirogues, de sa basse-cour. Pendleton restait insensible; il se défiait. Enfin l'egui imagina un dernier argument, son arme de réserve. Prenant le capitaine par le bras, il le conduisit vers les pirogues qui pressaient les flancs du sloop et lui montra du doigt quelques femmes qu'il nommait dans sa langue *warahi*.

En les lui désignant, il secouait la tête avec une expression de dédain, et disait : *No good!* (pas bon). Quand il crut que son intention était saisie, il se retourna vers l'île, étendit le bras de ce côté, et d'un ton de voix patelin, comme un proxénète qui eût vanté sa marchandise : *Very good waraki* (très-bonnes femmes), dit-il à plusieurs reprises. L'égui avait mis tant d'apprêt à cela que Pendleton ne put contenir un éclat de rire. « Philips, cria-t-il à son second, voilà qui vous regarde. Le vieil egui a sans doute déjà englué de la sorte quelque aventurier, il semble trop expert dans la pratique de l'argument. » Malgré ses défiances, le capitaine eût pourtant essayé un débarquement; mais on n'apercevait point de mouillage, et se hasarder sur ce territoire avec une chaloupe eût été une imprudence gratuite. D'ailleurs, le calme et le courant entraînaient alors l'*Oceanic* vers la ligne des récifs, et il devenait urgent de se tirer de cette côte. On força donc de voiles, et peu à peu, au bruit d'un chant de départ, chant doux et plaintif qu'entonnèrent les naturels, notre vaillant sloop se dégagait de la flottille qui l'obstruait et reprit son allure hardie et rapide. L'égui nous avait quittés en répétant pour adieu : *Maroua! maroua!* et la foule des pirogues nous poursuivit long-temps du même salut : *Maroua! maroua!*

Le jour suivant nous prolongions la côte méridionale de la grande et belle île Pola. Des nuages floconneux cachaient sa cime; mais sur les flancs de ses collines, échelonnés en amphithéâtre, se faisaient voir des villages entourés de riches plantations. C'est là sans doute une des plus belles, une des plus fécondes terres du monde maritime, et sans doute aussi l'une des plus peuplées. Du pont de l'*Oceanic*, on pouvait distinguer des milliers de têtes qui se précipitaient vers la grève pour jouir du passage du sloop. Une quarantaine de pirogues nous accostèrent encore dans la matinée, mais le pont et l'entrepont regorgeaient de vivres; et d'ailleurs le temps pressait; le vent, qui venait d'adonner jusqu'à l'E. en fraîchissant, nous offrait la perspective d'une courte traversée vers les îles Tonga. Le 12 mai, à six heures du soir, l'*Oceanic* mit le cap au sud, après cette courte et curieuse reconnaissance du groupe Hamoa.

### CHAPITRE III.

#### ILES HAMOA. — GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

La chaîne des îles Hamoa occupe une étendue de cent lieues environ de l'E. à l'O. par le 14°

dégré de latitude méridionale. Les plus occidentales sont les plus grandes; celle du milieu, Maouna, l'est moins; les trois de l'E. sont les plus petites; l'île Rose n'est qu'un écueil.

OPOUN, LEONE et FANFOUE, séparées l'une de l'autre par des canaux étroits, sont des terres hautes, boisées, qui à distance semblent ne former qu'une seule île. Elles sont comprises entre 14° 5' et 14° 13' de lat. S. et 171° 42' et 172° 2' de long. O.

MAOUNA, montueuse, boisée et fertile, a dix-sept milles de l'E. N. E. à l'O. S. O., sur une largeur moyenne de six à sept milles. Deux îlots l'accompagnent à l'E. et à l'O. Sa pointe occidentale est par 14° 21' de lat. S. et 173° 7' de long. O.

OIOLAVA, d'un aspect plus riant et plus fertile encore, n'a pas moins de quarante milles de longueur sur dix milles dans sa plus grande largeur. Quelques îlots la flanquent à l'E. et à l'O. Dans le nombre est l'île Plate si fertile et si populeuse. Le sommet de l'île Plate se trouve par 13° 53' de lat. S. et 174° 25' de long. O.

POLA, la dernière à l'O., est une île magnifique. Les merveilleux récits de Lapérouse et de Kotzebue font regretter qu'elle n'ait pas été plus minutieusement reconnue. La beauté des sites, la fécondité incontestable du sol, en font une espèce d'Élysée océanien. La masse entière de l'île forme un cône immense que Kotzebue compare pour la forme à celui de Mouna-Roa à Hawaii, et pour la hauteur au pic de Ténériffe. Cette île, qui n'a pas moins de cent milles de circonférence, s'étend du 13° 26' au 13° 48' de lat. S. et du 174° 30' au 175° 8' de long. O.

Suivant toute apparence, le groupe Hamoa est le même archipel que le Hollandais Roggeveen découvrit en 1722, et nomma îles Bauman. « Par douze degrés de lat. S., dit ce navigateur, on découvrit plusieurs îles à la fois d'un aspect fort agréable, couvertes d'arbres à fruits et de légumes. Les terres étaient entrecoupées de montagnes et de vallées riantes; quelques-unes avaient dix, quinze, et jusqu'à vingt lieues de circuit. Chaque famille paraît s'y gouverner à part, et les tribus sont classées par catégories comme à l'île de Pâques. » Les insulaires s'avancèrent vers les Hollandais en pleine mer, et leur offrirent du poisson, des noix de coco, des bananes, et d'autres fruits excellents, pour lesquels on leur donnait quelques objets de quincaillerie européenne. On supposa ces îles fort peuplées, à la foule d'hommes et de femmes qui accouraient sur le rivage. Les hommes étaient blancs;